RAPPORT

DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

FAIT AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC DE LA CONVENTION NATIONALE,

Sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains, et sur les fêtes nationales.

Du 18 Floréal, an 2 de la République française, une & indivisible.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION.



A BORDEAUX,
De l'Imprimerie de J. B. CAVAZZA, rue des Ayres, N°. 2.



RAPPORT

DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

FAIT AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC DE LA CONVENTION NATIONALE,

Sur les rapports des idées réligieuſes & morales avec les les principes républicains, & ſur les fêtes nationales,

Du 18 Floréal, an 2 de la République françaiſe, une & indiviſible.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION.

C'EST dans la proſpérité que les Peuples, ainſi que les particuliers, doivent pour ainſi dire ſe recueillir, pour ſe mettre en garde contre l'ivreſſe, & pour écouter dans le ſilence des paſſions, la voix de la ſageſſe & de la modeſtie qu'elle inſpire. Le moment où le bruit de nos victoires retentit dans l'Univers eſt donc celui où les légiſlateurs de la République

françaiſe doivent veiller, avec une nouvelle ſollicitude, ſur eux-mêmes & ſur la Patrie, & affermir les principes ſur leſquels doivent repoſer la ſtabilité & la félicité de la République. Nous venons donc aujourd'hui ſoumettre à votre méditation des vérités profondes qui importent au bonheur des hommes, & vous propoſer des meſures qui en découlent naturellement.

Le monde moral, beaucoup plus encore que le monde phyſique, ſemble plein de contraſtes & d'énigmes. La nature nous dit que l'homme eſt né pour la liberté, & l'expérience des ſiècles nous montre l'homme eſclave : ſes droits ſont écrits dans ſon cœur, & ſon humiliation dans l'hiſtoire : le genre humain reſpecte la vertu de Caton, & ſe courbe ſous le joug de Céſar ; la poſtérité honore la vertu de Brutus, mais elle ne la permet que dans l'hiſtoire ancienne. Les ſiècles & la terre ſont le partage du crime & de la tyrannie ; la liberté & la vertu ſe ſont à peine repoſées un inſtant dans quelques points du globe. Sparte brille comme un éclair dans une nuit éternelle.......

Ne dis pas cependant, ô Brutus, que la vertu eſt un fantôme ! & vous, fondateurs de la République françaiſe, gardez-vous de déſeſpérer de l'humanité, ou de douter un moment du ſuccès de votre grande entrepriſe !

Le monde a changé, il doit changer encore. Qu'y a-t-il de commun entre ce qui eſt & ce qui fut ? Les Nations civiliſées ont ſuccédé aux ſauvages errans dans les déſerts ; les moiſſons fertiles ont pris la place des forêts antiques qui couvroient le globe ;

un Monde a paru au-delà des bornes du Monde; les habitans de la Terre ont ajouté les mers à leur domaine immense; l'homme a conquis la foudre & conjuré celle du Ciel. Comparez le langage imparfait des hiérogliphes avec les miracles de l'Imprimerie; rapprochez le voyage des Argonautes de celui de la Peyrouse; mesurez la distance entre les observations astronomiques des Mages de l'Asie, & les découvertes de Newton; ou bien entre l'ébauche tracée par la main de Dibutade & les tableaux de David.

Tout a changé dans l'ordre physique; tout doit changer dans l'ordre moral & politique. La moitié de la révolution du Monde est déjà faite; l'autre moitié doit s'accomplir.

La raison de l'homme ressemble encore au globe qu'il habite; la moitié en est plongée dans les ténèbres, quand l'autre est éclairée. Les Peuples de l'Europe ont fait des progrès étonnans dans ce qu'on appelle les arts & dans les sciences, & ils semblent dans l'ignorance des premières notions de la morale publique. Ils connoissent tout, excepté leurs droits & leurs devoirs. D'où vient ce mélange de génie & de stupidité? De ce que, pour chercher à se rendre habiles dans les arts, il ne faut que suivre ses passions; tandis que pour défendre ses droits & respecter ceux d'autrui, il faut les vaincre. Il en est une autre raison: c'est que les rois qui font le destin de la Terre ne craignent ni les grands géomètres, ni les grands peintres, ni les grands poëtes; & qu'ils redoutent les philosophes rigides, & les défenseurs de l'humanité.

Cependant le genre humain est dans un état violent qui ne peut être durable. La raison humaine

marche depuis long-temps contre les trônes, à pas lents, & par des routes détournées, mais sûres. Le génie menace le despotisme alors même qu'il semble le caresser; il n'est plus gueres défendu que par l'habitude & par la terreur, & surtout par l'appui que lui porte la ligue des riches, & de tous les oppresseurs subalternes qu'épouvante le caractère imposant de la révolution française.

Mais le Peuple français semble avoir dévancé de deux mille ans le reste de l'espèce humaine; on seroit tenté même de le regarder, au milieu d'elle, comme une espèce différente. L'Europe est à genoux devant les ombres des tyrans que nous punissons. En Europe, un laboureur, un artisan est un animal dressé pour les plaisirs d'un noble; en France, les nobles cherchent à se transformer en laboureurs & en artisans, & ne peuvent pas même obtenir cet honneur.

L'Europe ne conçoit pas qu'on puisse vivre sans rois, sans nobles; & nous, que l'on puisse vivre avec eux.

L'Europe prodigue son sang pour conserver ses chaînes, & nous pour les briser.

Nos sublimes voisins entretiennent gravement l'Univers de la santé du roi, de ses divertissemens, de ses voyages; ils veulent absolument apprendre à la postérité à quelle heure il a dîné, à quel moment il est revenu de la chasse; quelle est la terre heureuse qui, à chaque instant du jour, eut l'honneur d'être foulée par ses pieds augustes; quels sont les noms des esclaves privilégiés qui ont paru, en sa présence, au lever, au coucher du soleil.

Nous lui apprendrons, nous, les noms & les vertus des héros morts en combattant pour la liberté ; nous lui apprendrons dans quelle terre les derniers satellites des tyrans ont mordu la poussière ; nous lui apprendrons à quelle heure a sonné le trépas des oppresseurs du monde.

Oui, cette terre délicieuse que nous habitons, & que la nature caresse avec prédilection, est faite pour être le domaine de la liberté & du bonheur ; ce Peuple sensible & fier est vraiment né pour la gloire & pour la vertu. O ma Patrie ! si le destin m'avoit fait naître dans une contrée étrangère & lointaine, j'aurois adressé au Ciel des vœux continuels pour ta prospérité ; j'aurois versé des larmes d'attendrissement au récit de tes combats & de tes vertus, mon ame attentive auroit suivi avec une inquiète ardeur tous les mouvemens de ta glorieuse révolution ; j'aurois envié le sort de tes citoyens ; j'aurois envié celui de tes représentans. Je suis Français, je suis l'un de tes représentans..... O Peuple sublime ! reçois le sacrifice de tout mon être ; heureux celui qui est né au milieu de toi ! plus heureux celui qui peut mourir pour ton bonheur !

O vous ! à qui il a confié ses intérêts & sa puissance, que ne pouvez-vous pas avec lui & pour lui ? Oui, vous pouvez montrer au Monde le spectacle nouveau de la démocratie affermie dans un vaste empire. Ceux qui dans l'enfance du droit public & du sein de la servitude, ont balbutié des maximes contraires, prévoyoient-ils les prodiges opérés depuis un an ? Ce qui vous reste à faire, est-il plus difficile que ce que vous avez fait ? quels sont les politiques qui peuvent vous servir de précepteurs ou de modèles ? Ne faut-il

pas que vous fassiez précisément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous? L'art de gouverner a été jusqu'à nos jours l'art de tromper & de corrompre les hommes: il ne doit être que celui de les éclairer & de les rendre meilleurs.

Il y a deux sortes d'égoïsme; l'un, vil, cruel, qui isole l'homme de ses semblables, qui cherche un bien-être exclusif acheté par la misère d'autrui; l'autre, généreux, bienfaisant, qui confond notre bonheur dans le bonheur de tous, qui attache notre gloire à celle de la Patrie. Le premier fait les oppresseurs & les tyrans; le second, les défenseurs de l'humanité. Suivons son impulsion salutaire; chérissons le repos acheté par de glorieux travaux; ne craignons point la mort qui les couronne, & nous consoliderons le bonheur de notre Patrie & même le nôtre.

Le vice & la vertu font les destins de la Terre; ce sont les deux génies opposés qui se la disputent. La source de l'un & de l'autre est dans les passions des hommes. Selon la direction qui est donnée à ses passions, l'homme s'élève jusqu'aux Cieux, ou s'enfonce dans des abîmes fangeux. Or le but de toutes les institutions sociales, c'est de les diriger vers la justice qui est à la fois le bonheur public & le bonheur privé.

Le fondement unique de la société civile, c'est la morale. Toutes les associations qui existent autour de nous, reposent sur le crime; ce ne sont aux yeux de la vérité que des hordes de sauvages policés, & de brigands disciplinés. A quoi se réduit donc cette science mystérieuse de la politique & de la législa-

tion? A mettre dans les lois, dans l'adminiſtration, les vérités morales reléguées dans les livres des philoſophes ; & à appliquer à la conduite des Peuples, les notions triviales de probité que chacun eſt forcé d'adopter pour ſa conduite privée; c'eſt-à-dire, à employer autant d'habileté à faire régner la juſtice que les gouvernemens en ont mis juſqu'ici à être injuſtes impunément ou avec bienſéance.

Auſſi voyez combien d'art les rois & leurs complices ont épuiſé pour échapper à cette application des principes, & pour obſcurcir toutes les notions du juſte & de l'injuſte. Qu'il étoit exquis le bon ſens de ce pirate qui repondit à Alexandre ; on m'appelle brigand, parce que je n'ai qu'un navire ; & toi, parce que tu as une flotte, on t'appelle conquérant! Avec quelle impudeur ils font des lois contre le vol, lorſqu'ils envahiſſent la fortune publique! On condamne en leur nom les aſſaſſins, & ils aſſaſſinent des millions d'hommes par la guerre & par la miſere. Sous la monarchie, les vertus domeſtiques ne ſont que des ridicules; mais les vertus publiques ſont des crimes. La ſeule vertu eſt d'être l'inſtrument docile des crimes du prince, le ſeul honneur eſt d'être auſſi méchant que lui. Sous la monarchie, il eſt permis d'aimer ſa famille, mais non la Patrie. Il eſt honorable de défendre ſes amis; mais non les opprimés. La probité de la monarchie reſpecte toutes les propriétés, excepté celles du pauvre ; elle protege tous les droits, excepté ceux du Peuple.

Voici un article du code de la monarchie :

» Tu ne voleras pas, à moins que tu ne ſois le roi, ou que tu n'aies obtenu pour cela un privi-

lège du roi; tu n'affaffineras pas, à moins que tu ne faffes périr, d'un feul coup, plufieurs milliers d'hommes. »

Vous connoiffez ce mot ingénu du cardinal de Richelieu, écrit dans fon teftament politique, que les rois doivent s'abftenir avec grand foin de fe fervir des gens de probité, parce qu'ils ne peuvent en tirer parti. Il y a plus de deux mille ans qu'il y avoit fur les bords du Pont-Euxin, un petit roi qui profeffoit la même doctrine d'une manière encore plus énergique. Ses favoris avoient fait mourir quelques-uns de fes amis par de fauffes accufations. Il s'en apperçut : un jour que l'un d'eux portoit devant lui une nouvelle délation : « je te ferai mourir, lui dit-il, fi des fcélérats tels que toi n'étoient pas néceffaires aux defpotes. » On affure que ce prince étoit un des meilleurs qui aient jamais exifté.

Mais c'eft en Angleterre où le machiavélifme a pouffé cette doctrine royale au plus haut degré de perfection.

Je ne doute pas qu'il y ait beaucoup de marchands à Londres qui fe piquent de quelque bonne foi dans les affaires de leur négoce; mais il y a à parier que ces honnêtes gens trouvent tout naturel que les membres du parlement britannique vendent publiquement au roi Georges leur confcience & les droits du Peuple, comme ils vendent eux-mêmes les productions de leurs manufactures.

Pitt déroule aux yeux de parlement la lifte de fes baffeffes & de fes forfaits; tant pour trahifon, tant pour les affaffinats des Repréfentans du Peuple & des patriotes, tant pour la calomnie, tant pour

la famine, tant pour la corruption, tant pour la fabrication de la fausse monnoie : le sénat écoute avec un sang froid admirable, & approuve le tout avec soumission.

En vain la voix d'un seul homme s'élève avec l'indignation de la vertu, contre tant d'infamies, le ministre avoue ingénuement qu'il ne comprend rien à des maximes si nouvelles pour lui, & le sénat rejette la motion.

Stanhope, ne demande point acte à tes indignes collegues de ton opposition à leurs crimes ; la postérité elle-même te le donnera, & leur censure est pour toi le plus beau titre à l'estime de ton siècle même.

Que conclure de tout ce que je viens de dire ? Que l'immortalité est la base du despotisme, comme la vertu est l'essence de la République.

La révolution, qui tend à l'établir, n'est que le passage du règne du crime à celui de la justice ; de là les efforts continuels des rois ligués contre nous & de tous les conspirateurs, pour perpétuer chez nous les préjugés & les vices de la monarchie.

Tout ce qui regrettoit l'ancien régime, tout ce qui ne s'étoit lancé dans la carrière de la révolution que pour arriver à un changement de dynastie, s'est appliqué, dès le commencement, à arrêter les progrès de la morale publique ; car quelle différence y avoit-il entre les amis de d'Orléans ou d'Yorck, & ceux de Louis XVI, si ce n'est, de la part des premiers, peut-être un plus haut degré de lâcheté & d'hypocrisie ?

Les chefs des factions qui partagèrent les deux

premières législatures, trop lâches pour croire à la République, trop corrompus pour la vouloir, ne cesserent de conspirer pour effacer du cœur des hommes les principes éternels que leur propre politique les avoit d'abord obligés à proclamer, La conjuration se déguisoit alors sous la couleur de ce perfide modérantisme qui, protégeant le crime & tuant la vertu, nous ramenoit par un chemin oblique & sûr à la tyrannie.

Quand l'énergie républicaine eut confondu ce lâche systême & fondé la démocratie, l'aristocratie & l'étranger formerent le plan de tout outrer & de tout corrompre. Ils se cachèrent sous les formes de la démocratie, pour la déshonorer par des excès aussi funestes que ridicules, & pour l'étouffer dans son berceau.

On attaqua la liberté en même-temps par le modérantisme & par la fureur. Dans ce choc de deux factions opposées en apparence, mais dont les chefs étoient unis par des nœuds secrets, l'opinion publique étoit dissoute, la représentation avilie, le Peuple nul; & la révolution ne sembloit être qu'un combat ridicule pour décider à quels frippons resteroit le pouvoir de déchirer & de vendre la Patrie.

La marche des chefs de parti qui sembloient les plus divisés, fut toujours à-peu-près la même. Leur principal caractère fut une profonde hypocrisie.

Lafayette invoquoit la constitution pour relever la puissance royale. Dumouriez invoquoit la constitution, pour protéger la faction girondine contre la Convention nationale. Au mois d'Août 1792, Brissot & les Girondins vouloient faire de la constitution

un bouclier, pour parer le coup qui menaçoit le trône. Au mois de janvier suivant, les mêmes conspirateurs réclamoient la souveraineté du Peuple, pour arracher la royauté à l'opprobre de l'échafaud & pour allumer la guerre civile dans les assemblées sectionnaires. Hébert & ses complices réclamoient la souveraineté du Peuple pour égorger la Convention nationale & anéantir le gouvernement républicain.

Brissot & les Girondins avoient voulu armer les riches contre le Peuple; la faction d'Hébert, en protégeant l'aristocratie, caressoit le Peuple pour l'opprimer par lui-même.

Danton, qui eut été le plus dangereux des ennemis de la Patrie, s'il n'en avoit été le plus lâche; Danton, ménageant tous les crimes, lié à tous les complots, promettant aux scélérats sa protection, aux patriotes sa fidélité; habile à expliquer ses trahisons, par des prétextes de bien public; à justifier ses vices, par ses défauts prétendus; faisoit inculper par ses amis d'une manière insignifiante ou favorable, les conspirateurs près de consommer la ruine de la République, pour avoir occasion de les défendre lui-même; transigeoit avec Brissot, correspondoit avec Ronsin, encourageoit Hébert, & s'arrangeoit à tout événement pour profiter également de leur chûte ou de leurs succès, & pour rallier tous les ennemis de la liberté contre le gouvernement républicain.

C'est sur-tout dans ces derniers temps que l'on vît se développer dans toute son étendue l'affreux systême ourdi par nos ennemis, de corrompre la morale

publique. Pour mieux y réuſſir, ils s'en étoient eux-mêmes établis les profeſſeurs, ils alloient tout flétrir; tout confondre, par un mélange odieux de la pureté de nos principes avec la corruption de leurs cœurs.

Tous les fripons avoient uſurpé une eſpèce de ſacerdoce politique, & rangeoient dans la claſſe des profanes les fidèles Repréſentans du Peuple & tous les patriotes. On trembloit alors de propoſer une idée juſte; ils avoient interdit au patriotiſme l'uſage du bon ſens; il y eut un moment où il étoit défendu de s'oppoſer à la ruine de la Patrie, ſous peine de paſſer pour mauvais citoyen: le patriotiſme n'étoit plus qu'un traveſtiſſement ridicule, ou l'audace de déclamer contre la Convention. Grâces à cette ſubverſion des idées révolutionnaires, l'ariſtocratie abſoute de tous ſes crimes, tramoit très-patriotiquement le maſſacre des Repréſentans du Peuple & la réſurrection de la royauté. Gorgés des tréſors de la tyrannie, les conjurés prêchoient la pauvreté: affamés d'or & de domination, ils prêchoient l'égalité avec inſolence, pour la faire haïr. La liberté étoit pour eux l'indépendance du crime; la révolution, un trafic; le Peuple, un inſtrument; la Patrie, une proie. Le peu de bien même qu'ils s'efforçoient de faire, étoit un ſtratagême perfide, pour nous faire plus aiſément des maux irréparables. S'ils ſe montroient quelquefois ſévères, c'étoit pour acquérir le droit de favoriſer les ennemis de la liberté, & pour acquérir le droit de proſcrire ſes amis: couverts de tous les crimes, ils exigeoient des patriotes, non-ſeulement l'infaillibilité, mais la garantie de tous les caprices de la

fortune, afin que perſonne n'oſât plus ſervir la Patrie. Ils tonnoient contre l'agiotage, & partageoient avec les agioteurs la fortune publique; ils parloient contre la tyrannie, pour mieux ſervir les tyrans. Les tyrans de l'Europe accuſoient, par leur organe, la Convention nationale de tyrannie. On ne pouvoit pas propoſer au Peuple de rétablir la royauté, ils vouloient le pouſſer à détruire lui-même ſon propre gouvernement : on ne pouvoit pas lui dire qu'il devoit appeller ſes ennemis, on lui diſoit qu'il devoit chaſſer ſes défenſeurs, on ne pouvoit pas lui dire de poſer les armes, mais on le décourageoit par de fauſſes nouvelles; on comptoit pour rien ſes ſuccès, & on exageroit ſes échecs avec une coupable malignité.

On ne pouvoit pas lui dire : le fils du tyran ou un autre Bourbon, ou bien l'un des fils du roi Georges te rendroient heureux: mais on lui diſoit, tu es malheureux : on lui traçoit le tableau de la diſette qu'ils cherchoient eux-mêmes à amener; on lui diſoit : que les œufs, que le ſucre n'étoient pas abondans: on ne lui diſoit pas que ſa liberté valoit quelque choſe : que l'humiliation de ſes oppreſſeurs & tous les autres effets de la révolution n'étoient pas des biens mépriſables, qu'il combattoit encore; que la ruine de ſes ennemis pouvoit ſeule aſſurer ſon bonheur; mais il ſentoit tout cela; enfin, il ne pouvoit aſſervir le Peuple français par la force, ni par ſon propre conſentement; ils cherchoient à l'enchaîner par la ſubverſion, par la révolte, par la corruption des mœurs.

Ils ont érigé l'immoralité non-ſeulement en ſyſ-

tême, mais en religion; ils ont cherché à éteindre tous les sentimens généreux de la nature par leurs exemple autant que par leurs préceptes. Le méchant voudroit dans son cœur qu'il ne restât pas sur la terre un seul homme de bien, afin de n'y plus rencontrer un seul accusateur, & de pouvoir y respirer en paix. Ceux-ci allerent chercher dans les esprits & dans les cœurs tout ce qui sert d'appui à la morale, pour l'en arracher & pour y étouffer l'accusateur invisible que la nature y a caché.

Les tyrans, satisfaits de l'audace de leur émissaires, s'empressèrent d'étaler aux yeux de leurs sujets les extravagances qu'ils avoient achetées; & feignant de croire que c'étoit là le Peuple français, ils semblèrent leur dire : « que gagneriez-vous à secouer notre joug : vous le voyez, les républicains ne valent pas mieux que nous. » Les tyrans ennemis de la France avoient ordonné un plan qui devoit, si leurs espérances avoient été parfaitement remplies, embrâser tout-à-coup notre République, & élever une barrière insurmontable entre elle & les autres Peuples; les conjurés l'exécuteront. Les mêmes fourbes qui avoient invoqué la souveraineté du Peuple, pour égorger la Convention nationale, alléguèrent la haine de la superstition, pour nous donner la guerre civile & l'athéisme.

Que vouloient-ils, ceux qui, au sein des conspirations dont nous étions environnés, au milieu des embarras d'une telle guerre, au moment où les torches de la discorde civile fumoient encore, attaquèrent tout-à-coup tous les cultes par la violence pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du néant, & en missionnaires fanatiques de l'athéisme?

Quel étoit le but de cette grande opération tramée dans les ténèbres de la nuit, à l'insu de la Convention nationale, par des prêtres, par des étrangers & par des conspirateurs ? Etoit-ce l'amour de la Patrie ? la Patrie leur a déjà infligé le supplice des traîtres. Etoit-ce la haine des prêtres ? les prêtres étoient leurs amis. Etoit-ce l'horreur du fanatisme ? c'étoit le seul moyen de lui fournir des armes. Etoit-ce le desir de hâter le triomphe de la Raison ? mais on ne cessoit de l'outrager par des violences absurdes, & par des extravagances concertées pour la rendre odieuse ; on ne sembloit la reléguer dans les temples, que pour la bannir de la République.

On servoit au moins la cause des rois ligués contre nous, des rois qui avoient eux-mêmes annoncé d'avance ces événemens, & qui s'en prévaloient avec succès pour exciter contre nous le fanatisme des Peuples par des manifestes & par des prières publiques. Il faut voir avec quelle sainte colère M. Pitt nous oppose ces excès, & avec quel soin le petit nombre de vrais amis de l'humanité qui existent au parlement d'Angleterre, les rejette sur quelques hommes méprisables, désavoués & punis par vous.

Cependant, tandis que ceux-ci remplissoient leur mission, le Peuple anglais jeûnoit pour expier les péchés commandés par M. Pitt, & les bourgeois de Londres portoient le deuil du culte catholique, comme ils avoient porté celui du roi Capet & de la reine Antoinette.

Admirable politique du ministre de Georges, qui faisoit insulter l'Etre Suprême par ses émissaires, &

vouloit le venger par les bayonnettes anglaises & autrichiennes! j'aime beaucoup la piété des rois; & je crois fortement à la religion de M. Pitt. Il est certain du moins qu'il a trouvé de bons amis en France; car, suivant tous les calculs de la prudence humaine, l'intrigue dont je parle devoit allumer un incendie rapide dans toute la République, & lui susciter de nouveaux ennemis au-dehors.

Heureusement le génie du Peuple français, sa passion inaltérable pour la liberté, la sagesse avec laquelle vous avez averti les patriotes de bonne foi qui pouvoient être entraînés par l'exemple dangereux des inventeurs hypocrites de cette machination; enfin, le soin qu'ont pris les prêtres eux-mêmes de désabuser le Peuple sur leur propre compte, toutes ces causes ont prévenu la plus grande partie des inconvéniens que nos ennemis en attendoient. C'est à vous de faire cesser les autres, & de mettre à profit, s'il est possible, la perversité même de nos ennemis, pour assurer le triomphe des principes & de la liberté.

Ne consultez que le bien de la patrie & les intérêts de l'humanité. Toute institution, toute doctrine qui console & qui élève les ames, doit être accueillie; rejetez toutes celles qui tendent à les dégrader & à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentimens généreux & toutes les grandes idées morales qu'on a voulu éteindre; rapprochez par le charme de l'amitié & par le lien de la vertu, des hommes qu'ils ont voulu diviser.

Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au Peuple que la Divinité n'existe pas, à toi qui te passionne

pour cette aride doctrine, & qui ne te passionnas jamais pour la Patrie? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées, & frappe au hasard le crime & la vertu; que son ame n'est qu'un souffle léger qui s'eteint aux portes du tombeau?

L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des sentimens plus purs & plus élevés que celle de son immortalité? lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses semblables & pour lui-même, plus de dévouement pour la Patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté? Vous qui regrettez un ami vertueux, vous aimez à penser que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas? Vous qui pleurez sur le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-vous consolés par celui qui vous dit qu'il ne reste plus d'eux qu'une vile poussière? Malheureux! qui expirez sous les coups d'un assassin, votre dernier soupir est un appel à la justice éternelle! L'innocence sur l'échafaud, fait pâlir le tyran sur son char de triomphe; auroit-elle cet ascendant, si le tombeau égaloit l'oppresseur & l'opprimé? Malheureux sophiste, de quel droit viens-tu arracher à l'innocence le sceptre de la raison, pour le remettre dans les mains du crime? jeter un voile funèbre sur la nature, désespérer le malheur, réjouir le crime, attrister la vertu, dégrader l'humanité? Plus un homme est doué de sensibilité & de génie, plus il s'attache aux idées qui agrandissent son être, & qui élèvent son cœur, & la doctrine des hommes de cette trempe devient celle de l'Univers. Eh! comment ces idées ne seroient-elles point des vérités? Je ne conçois pas du moins

comment la nature auroit pu ſuggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les réalités; & ſi l'exiſtence de Dieu, ſi l'immortalité de l'ame, n'étoient que des ſonges, elles ſeroient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'eſprit humain.

Je n'ai pas beſoin d'obſerver qu'il ne s'agit pas ici de faire le procès à aucune opinion philoſophique & particulière, ni de conteſter que tel philoſophe peut être vertueux, qu'elles que ſoient ſes opinions, & même en dépit d'elles, par la force d'un naturel heureux ou d'une raiſon ſupérieure. Il s'agit de conſidérer ſeulement l'athéïſme comme national & lié à un ſyſtême de conſpiration contre la République.

Mais que vous importent à vous, légiſlateurs, les hypothèſes diverſes par leſquelles certains philoſophes expliquèrent les phénomènes de la nature? Vous pouvez abandonner tous ces objets à leurs diſputes éternelles: ce n'eſt ni comme métaphyſiciens, ni comme théologiens que vous devez les enviſager.

Aux yeux du légiſlateurs, tout ce qui eſt utile au Monde & bon dans la pratique, eſt la vérité. L'idée de l'Être ſuprême & de l'immortalité de l'ame eſt un rappel continuel à la juſtice; elle eſt donc ſociale & républicaine. (On applaudit.) La Nature a mis dans l'homme le ſentiment du plaiſir & de la douleur qui le force à fuire les objets phyſiques qui lui ſont nuiſibles, & à chercher ceux qui lui conviennent. Le chef-d'œuvre de la ſociété ſeroit de créer en lui, pour les choſes morales, un inſtinct rapide qui, ſans le ſecours tardif du raiſonnement, le portât à faire le bien & à éviter le mal; car la raiſon particulière de chaque homme égaré par ſes paſſions,

n'eſt ſouvent qu'un ſophiſte qui plaide leur cauſe, & l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme. Or ce qui produit ou remplace cet inſtinct précieux, ce qui ſupplée à l'inſuffiſance de l'autorité humaine, c'eſt le ſentiment religieux qu'imprime dans les ames l'idée d'une ſanction donnée aux préceptes de la morale par une puiſſance ſupérieure à l'homme. Auſſi je ne ſache pas qu'aucun légiſlateur ſe ſoit jamais aviſé de nationaliſer l'athéïſme. Il eſt vrai que les plus ſages même d'entr'eux ſe ſont permis de mêler à la vérité quelques fictions, ſoit pour frapper l'imagination des Peuples ignorans, ſoit pour les attacher plus fortement à leurs inſtitutions. Lycurgue & Solon eurent recours à l'autorité des Oracles; & Socrate lui-même, pour accréditer la vérité parmi ſes concitoyens, ſe crut obligé de leur perſuader qu'elle lui étoit inſpirée par un génie famillier.

Vous ne conclurez pas de là, ſans doute, qu'il faille tromper les hommes pour les inſtruire; mais ſeulement que vous êtes heureux de vivre dans un ſiècle & dans un pays dont les lumières ne vous laiſſent d'autre tâche à remplir que de rappeller les hommes à la nature & à la vérité.

Vous vous garderez bien de briſer le lien ſacré qui les unit à l'auteur de leur être. Il ſuffit même que cette opinion ſalutaire ait régné chez un Peuple, pour qu'il ſoit dangereux de la détruire. Car les motifs des devoirs & les baſes de la moralité s'étant néceſſairement liés à cette idée, l'effacer, c'eſt démoraliſer le Peuple. Il réſulte du même principe, qu'on ne doit attaquer un culte établi qu'avec prudence & avec une certaine délicateſſe, de peur qu'un chan-

gement ſubit & violent ne paroiſſent une atteinte portée à la morale, & une diſpenſe de la probité même. Au reſte, celui qui peut remplacer Dieu dans le ſyſtême de la vie ſociale, eſt à mes yeux un prodige de génie; celui qui, ſans l'avoir remplacé, ne ſonge qu'à le bannir de l'eſprit des hommes, me paroît un prodige de ſtupidité ou de perverſité.

Qu'eſt-ce que les conjurés avoient mis à la place de ce qu'il détruiſoient? Rien, ſi ce n'eſt le chaos, le vide & la violence. Ils mépriſoient tout le Peuple pour prendre la peine de le perſuader; au lieu de l'éclairer, ils ne vouloient que l'irriter, l'effaroucher ou le dépraver.

Si les principes que j'ai developpés juſques ici ſont des erreurs, je me trompe, du moins avec tout ce que le monde révère. Prenons ici les leçons de l'hiſtoire. Remarquez, je vous prie, comment les hommes qui ont influé ſur la deſtinée des Etats furent déterminés vers l'un ou l'autre des deux ſyſtêmes oppoſés, par leur caractère perſonnel & par la nature même de leurs vues politiques. Voyez-vous avec quel art profond Céſar plaidant dans le Sénat romain en faveur des complices de Catilina, s'égare dans une digreſſion contre le dogme de l'immortalité de l'ame, tant ces idées lui paroiſſent propres à éteindre dans le cœur des juges l'énergie de la vertu, tant la cauſe du crime lui paroît liée à celle de l'athéiſme. Ciceron, au contraire, invoquoit contre les traîtres, & le glaive des loix, & la foudre des dieux. Socrate mourant entretient ſes amis de l'immortalité de l'ame. Leonidas aux Thermopiles, ſoupant avec ſes compagnons d'armes, au moment d'exécuter le deſſein le plus héroïque que la vertu humaine

ait jamais conçu, les invite pour le lendemain à un autre banquet dans une vie nouvelle. Il y a loin de Socrate à Chaumette, & de Leonidas au père Duchêne! Un grand homme, un véritable héros s'estime trop lui-même pour se complaire dans l'idée de son anéantissement. Un scélérat, méprisable à ses propres yeux, horrible à ceux d'autrui, sent que la nature ne peut lui faire de plus beau présent que le néant.

Caton ne balança point entre Epicure & Zénon. Brutus & les illustres conjurés qui partagèrent ses périls & sa gloire, appartenoient aussi à cette secte sublime des stoïciens, qui eut des idées si hautes de la dignité de l'homme, qui poussa si loin l'enthousiasme de la vertu, & qui montra tant d'héroïsme. Le stoïcisme enfanta des émules de Brutus & de Caton, jusques dans les siècles affreux qui suivirent la perte de la liberté romaine. Le stoïcisme sauva l'honneur de la nature humaine dégradée par les vices des successeurs de César, & sur-tout par la patience des Peuples. La secte épicurienne revendiquoit sans doute tous les scélérats qui opprimèrent leur Patrie, & tous les lâches qui la laissèrent opprimer. Aussi, quoique le philosophe dont elle porte le nom ne fut pas personnellement un homme méprisable, les principes de son systême, interprêtés par la corruption, amenèrent des conséquences si funestes, que l'antiquité elle-même la flétrit par la dénomination de *troupeau d'Epicure*; & comme dans tous les temps le cœur humain est au fond le même & que le même instinct ou le même systême politique a commandé aux hommes la même marche, il sera facile d'appliquer les observations que je viens de faire au moment actuel, & même au temps qui a précédé immédiatement

notre révolution. Il eſt bon de jeter un coup-d'œil ſur ce temps, ne fut-ce que pour pouvoir expliquer une partie des phénomènes qui ont éclaté.

Depuis long-temps les obſervateurs éclairés pouvoient appercevoir quelques ſymptômes de la révolution actuelle. Tous les événemens importans y tendoient; les cauſes mêmes des particuliers ſuſceptibles de quelque éclat, s'attachoient à une intrigue politique. Les hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence ſur l'opinion, commençoient à en obtenir quelqu'une dans les affaires. Les plus ambitieux avoient formé dès-lors une eſpèce de coalition qui augmentoit leur importance; ils ſembloient s'être partagés en deux ſectes, dont l'une défendoit bêtement le clergé & le deſpotiſme. La plus puiſſante & la plus illuſtre étoit celle qui fut connue ſous le nom d'encyclopédiſte. Elle renfermoit quelques hommes eſtimables, & un plus grand nombre de charlatans ambitieux; pluſieurs de ces chefs étoient devenus des perſonnages importans dans l'Etat: quiconque ignoreroit ſon inflence & ſa politique, n'auroit plus une idée complete de la préface de notre révolution. Cette ſecte en matière de politique reſtât toujours au-deſſous des droits du Peuple. En matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la deſtruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamoient quelquefois contre le deſpotiſme, & ils étoient penſionnés par les deſpotes; ils faiſoient tantôt des livres contre la cour, & tantôt des dédicaces aux rois, des diſcours pour les courtiſans, & des madrigaux pour les courtiſannes; ils étoient fiers dans leurs écrits, & rampans dans les anti-chambres. Cette ſecte propagea avec un grand zèle l'opinion du matérialiſme

qui prévalut chez les grands & parmi les beaux efprits. On lui doit en grande partie cette efpèce de philofophie pratique qui, réduifant l'égoifme en fyftême, regarde la fociété humaine comme une guerre de rufe, le fuccès comme la règle du jufte & l'injufte, la probité comme une affaire de goût ou de bienféance, le monde comme le patrimoine des égoïftes adroits. J'ai dit que fes coryphées étoient ambitieux; les agitations qui annonçoient un grand changement dans l'ordre politique des chofes, avoient pu étendre leurs vues. On a remarqué que plufieurs d'entr'eux avoient des liaifons intimes avec la maifon d'Orléans, & la conftitution anglaife étoit, fuivant eux, le chef-d'œuvre de la politique, & le *maximum* du bonheur focial.

Parmi ceux qui, au temps dont je parle, fe fignalèrent dans la carrière des lettres & de la philofophie, un homme, par l'élévation de fon ame & par la grandeur de fon caractère, fe montra digne du miniftère de précepteur du genre humain. Il attaqua la tyrannie avec franchife; il parla avec enthoufiafme de la divinité; fon éloquence mâle & probe peignit en traits de flamme les charmes de la vertu, elle défendit ces dogmes confolateurs que la raifon donne pour appui au cœur humain. La pureté de fa doctrine, puifée dans la nature & dans la haine profonde du vice, autant que fon mépris invincible pour les fophiftes intrigans qui ufurpoient le nom de philofophe, lui attira la haine & la perfécution de fes rivaux & de fes faux amis. Ah! s'il avoit été témoin de cette révolution dont il fut le précurfeur, & qui l'a porté au panthéon, qui peut douter que fon ame généreufe eût embraffé avec tanfport la caufe de la juftice & de l'égalité! Mais qu'ont fait pour elle fes

lâches adverſaires ? Ils ont combattu la révolution dès le moment qu'ils ont craint qu'elle n'élevât le peuple au-deſſus de toutes les vanités particulières; les uns ont employé leur eſprit à frelater les principes républicains & à corrompre l'opinion publique; ils ſe ſont proſtitués aux factions, & ſur-tout au parti d'Orléans; les autres ſe ſont renfermés dans une lâche neutralité. Les hommes de lettres en général ſe ſont déshonorés dans cette Révolution ; & , à la honte éternelle de l'eſprit, la raiſon du peuple en a fait ſeule tous les frais.

Hommes petits & vains, rougiſſez, s'il eſt poſſible. Les prodiges qui ont immortaliſé cette époque de l'hiſtoire humaine, ont été opérés ſans vous & malgré vous; le bon ſens ſans intrigue, & le génie ſans inſtruction, ont porté la France à ce degré d'élévation qui épouvante votre baſſeſſe & qui écraſe votre nullité. Tel artiſan s'eſt montré habile dans la connoiſſance des Droits de l'homme, quand tel faiſeur de livres, preſque républicain en 1788, défendoit ſtupidement la cauſe des rois en 1793. Tel laboureur répandoit la lumière de la philoſophie dans les campagnes; quand l'académicien Condorcet, jadis grand géomètre, dit-on, au jugement des littérateurs & grand littérateur, au dire des géomètres, depuis conſpirateur timide, mépriſé de tous les partis, travailloit ſans ceſſe à l'obſcurcir par le perfide fatras de ſes rapſodies mercenaires.

Vous avez déjà été frappés, ſans doute, de la tendreſſe avec laquelle tant d'hommes qui ont trahi leur Patrie, ont careſſé les opinions ſiniſtres que je combats Que de rapprochemens curieux peuvent s'offrir encore à vos eſprits! Nous avons entendu, qui croiroit à cet

excès d'impudeur, nous avons entendu dans une ſociété populaire le traître Guadet dénoncer un citoyen pour avoir prononcé le nom de la providence. Nous avons entendu, quelque temps après, Hébert en accuſer un autre pour avoir écrit contre l'athéïſme. N'eſt-ce pas Vergniaux & Genſonné qui, en votre préſence même, & à votre tribune, pérorèrent avec chaleur pour bannir du préambule de la conſtitution, l'Être ſuprême que vous y avez placé? Danton, qui ſourioit de pitié aux mots de vertu, de gloire, de poſtérité; Danton, dont le ſyſtême étoit d'avilir ce qui peut élever l'ame; Danton, qui étoit froid & muet dans les plus grands dangers de la liberté, parla après eux avec beaucoup de force & de véhémence en faveur de la même opinion. D'où vient ce ſingulier accord de principes entre tant d'hommes qui paroiſſoient diviſés? Faut-il l'attribuer ſimplement au ſoin que prenoient les déſerteurs de la cauſe du Peuple, de chercher à couvrir leur défection par une affectation de zèle contre ce qu'ils appelloient les préjugés religieux, comme s'ils avoient voulu compenſer leur indulgence pour l'ariſtocratie & la tyrannie, par la guerre qu'ils déclaroient à la divinité.

Non; la conduite de ces perſonnages artificieux tenoit ſans doute à des vues politiques plus profondes; ils ſentoient que pour détruire la liberté, il falloit favoriſer par tous les moyens, tout ce qui tend à juſtifier l'égoïſme, à deſſécher le cœur & à effacer l'idée de ce beau moral, qui eſt la ſeule règle ſur laquelle la raiſon publique juge les défenſeurs & les ennemis de l'humanité. Ils embraſſoient avec tranſport un ſyſtême qui, confondant la deſtinée des bons & des méchans, ne laiſſe entr'eux d'autre différence que les faveurs incertaines de

la fortune, ni d'autre arbitre que le droit du plus fort ou du plus rusé.

Vous tendez à un but bien différent: vous suivrez donc une politique contraire. Mais ne craignions-nous pas de réveiller le fanatisme, & de donner un avantage à l'aristocratie ? Non, si nous adoptons le parti que la sagesse indique, il nous sera facile d'éviter cet écueil.

Ennemis du Peuple, qui que vous soyez, jamais la Convention nationale ne favorisera votre perversité. Aristocrates, de quelques dehors spécieux que vous veuillez vous couvrir aujourd'hui, en vain chercheriez-vous à vous prévaloir de notre censure contre les auteurs d'une trame criminelle, pour accuser les patriotes sincères que la seule haine du fanatisme peut avoir entraînés à des demarches indiscrètes; vous n'avez pas le droit d'accuser; & la justice nationale, dans ces orages excités par les factions, sait discerner les erreurs des conspirations; elle saisira d'une main sûre tous les intrigans pervers, & ne frappera pas un seul homme de bien.

Fanatiques, n'espérez rien de nous. Rappeller les hommes au culte pur de l'Etre suprême, c'est porter un coup mortel au fanatisme. Toutes les fictions disparoissent devant la vérité, & toutes les folies tombent devant la raison. Sans contrainte, sans persécution, toutes les sectes doivent se confondre elles-mêmes dans la religion universelle de la nature.

Nous vous conseillerons donc de maintenir les principes que vous avez manifestés jusqu'ici. Que la Liberté des cultes soit respectée, pour le triomphe même de la Raison; mais qu'elle ne trouble point l'ordre public, & qu'elle ne devienne point un moyen de conspiration. Si la malveillance contre-révolutionnaire se cachoit sous ce prétexte,

réprimez-là, & repofez-vous du refte fur la puiffance des principes & fur la force même des chofes.

Prêtres ambitieux, n'attendez donc pas que nous travaillions à rétablir votre empire; une telle entreprife feroit même au-deffus de notre puiffance.

Vous vous êtes tués vous-mêmes, & on ne revient pas plus à la vie morale qu'à l'exiftence phyfique.

Et d'ailleurs qu'y a-t-il entre les prêtres & Dieu? Les prêtres font à la morale ce que les charlatans font à la médecine.

Combien le Dieu de la nature eft différent du Dieu des prêtres! Je ne connois rien de fi reffemblant à l'athéifme que les religions qu'ils ont faites. A force de défigurer l'Etre fuprême, ils l'ont anéanti autant qu'il étoit en eux; ils en ont fait tantôt un globe de feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre, tantôt un homme, tantôt un roi.

Les prêtres ont créé Dieu à leur image. Ils l'ont fait jaloux, capricieux, avide, cruel, implacable. Ils l'ont traité comme jadis les maires du palais traitèrent les defcendans de Clovis, pour régner fous fon nom & fe mettre à fa place. Ils l'ont relégué dans le ciel comme dans un palais, & ne l'ont appellé fur la terre que pour demander à leur profit des dîmes, des richeffes, des honneurs, des plaifirs & de la puiffance. Le véritable prêtre de l'Etre fuprême, c'eft la Nature; fon temple, l'Univers; fon culte, la vertu; fes fêtes, la joie d'un grand Peuple raffemblé fous fes yeux pour refferrer les doux nœuds de la fraternité univerfelle, & pour lui préfenter l'hommage de cœurs fenfibles & purs.

Prêtres, par quel titre avez-vous prouvé votre mif-

fion ? avez-vous été plus juſtes, plus modeſtes, plus amis de la vérité que les autres hommes ? avez-vous chéri l'Égalité, defendu les droits des Peuples, abhorré le deſpotiſme & abattu la tyrannie ? C'eſt vous qui avez dit aux rois : *Vous êtes les images de Dieu ſur la Terre ; c'eſt de lui ſeul que vous tenez votre puiſſance* : & les rois vous ont répondu : *Oui, vous êtes vraiment les envoyés de Dieu ; uniſſons-nous pour partager les dépouilles & les adorations des mortels.* Le ſceptre & l'encenſoir ont conſpiré pour déshonorer le ciel & pour uſurper la terre.

Laiſſons les prêtres, & retournons à la Divinité. Attachons la morale à des bases éternelles & ſacrées ; inſpirons à l'homme ce reſpect religieux pour l'homme, ce ſentiment profond de ſes devoirs, qui eſt la ſeule garantie du bonheur ſocial ; nourriſſons-le par toutes nos inſtitutions. Que l'éducation publique ſoit ſurtout dirigée vers ce but ; vous lui imprimerez ſans doute un grand caractère, analogue à la nature de notre gouvernement, & à la ſublimité des deſtinées de notre République. Vous ſentirez la néceſſité de la rendre commune & égale pour tous les Français. Il ne s'agit plus de former des *Meſſieurs*, mais des Citoyens ; la Patrie a ſeule droit d'élever ſes enfans ; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers, alimens éternels de l'ariſtocratie & d'un fédéraliſme domeſtique, qui rétrécit les ames en les iſolant, & détruit avec l'égalité, tous les fondemens de l'ordre ſocial : mais ce grand objet eſt étranger à la diſcuſſion actuelle.

Il eſt cependant une ſorte d'inſtitution qui doit être conſidérée comme une partie eſſentielle de l'éducation publique, & qui appartient néceſſairement au ſujet de ce rapport. Je veux parler des fêtes nationales.

Raſſemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs; car les hommes raſſemblés chercheront à ſe plaire, & ils ne pourront ſe plaire que par les choſes qui les rendent eſtimables; donnez à leur réunion un grand motif moral & politique, & l'amour des choſes honnêtes entrera avec le plaiſir dans tous les cœurs; car les hommes ne ſe voient pas ſans plaiſir.

L'homme eſt le plus grand objet qui ſoit dans la Nature; & le plus magnifique de tous les ſpectacles, c'eſt celui d'un grand Peuple aſſemblé. On ne parle jamais ſans enthouſiaſme des fêtes nationales de la Grèce; cependant elles n'avoient guères pour objet que des jeux où brilloient la force du corps, l'adreſſe, ou tout au plus le talent des poëtes & des orateurs. Mais la Grèce étoit là; on voyoit un ſpectacle plus grand que les jeux, c'étoit les ſpectateurs eux-mêmes; c'étoit le Peuple vainqueur de l'Aſie, que ſes vertus républicaines avoient élevé quelquefois au-deſſus de l'humanité. On voyoit les grands hommes qui avoient ſauvé & illuſtré la Patrie; les pères montroient à leurs fils Miltiade, Ariſtide, Epaminondas, Timoléon, dont la ſeule préſence étoit une leçon vivante de magnanimité, de juſtice & de patriotiſme.

Combien il ſeroit facile au Peuple français de donner à ſes aſſemblées un objet plus étendu & un plus grand caractère! un ſyſtême de fêtes nationales bien entendu, ſeroit à la fois le plus doux lien de fraternité & le plus puiſſant moyen de régénération.

Ayez des fêtes générales & plus ſolemnelles pour toute la République; ayez des fêtes particulières & pour chaque lieu, qui ſoient des jours de repos & qui remplacent ce que les circonſtances ont détruit.

Que toutes tendent à réveiller les ſentimens géné-

reux qui font les charmes & l'ornement de la vie humaine, l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la Patrie, le respect des lois. Que la mémoire des tyrans & des traîtres y soit vouée à l'exécration; que celle des héros de la liberté & des bienfaiteurs de l'humanité y reçoive le juste tribut de la reconnoissance publique, qu'elles puisent leur intérêt & leurs noms même dans les événemens immortels de notre révolution & dans les objets les plus sacrés & les plus chers au cœur de l'homme: qu'elles soient embellies & distinguées par les emblêmes analogues à leur objet particulier. Invitons à nos fêtes & la Nature & toutes les vertus; que toutes soient célébrées sous les auspices de l'Etre suprême; qu'elles lui soient consacrées; qu'elles s'ouvrent & qu'elles finissent par un hommage à sa puissance & à sa bonté.

Tu donneras ton nom sacré à l'une des plus belles fêtes, ô toi, fille de la Nature, mère du bonheur & de la gloire! toi seule légitime souveraine du Monde, détrônée par le crime; toi à qui le Peuple français a rendu ton empire! & qui lui donne en échange une Patrie & des mœurs, auguste Liberté! tu partageras nos sacrifices avec ta compagne immortelle, la douce & sainte Egalité. Nous fêterons l'humanité; l'humanité avilie & foulée aux pieds par les ennemis de la République française. Ce sera un beau jour, que celui où nous célébrerons la fête du genre humain; c'est le banquet fraternel & sacré, où du sein de la victoire, le Peuple français invitera la famille immense dont seul il défend l'honneur & les imprescriptibles droits. Nous célébrerons aussi tous les grands hommes, de quelque temps & de quelque pays que ce soit, qui ont affranchi leur Patrie du joug des tyrans, & qui

ont fondé ſa liberté par de ſages loix. Vous ne ſerez point oubliés, illuſtres martyrs de la République françaiſe ! Vous ne ſerez point oubliés, héros morts en combattant pour elle : qui pourroit oublier les héros de ma Patrie ? La France leur doit ſa liberté, l'Univers leur devra la ſienne ! Que l'Univers célèbre bientôt leur gloire en jouiſſant de leurs bienfaits ! Combien de traits héroïques confondus dans la foule des grandes actions que la liberté a comme prodiguées parmi nous ! Combien de noms dignes d'être inſcrits dans les faſtes de l'hiſtoire, demeurent enſevelis dans l'obſcurité ! Mânes inconnus & révérés, ſi vous échappez à la célébrité, vous n'échapperez point à notre tendre reconnoiſſance.

Qu'ils tremblent, tous les tyrans armés contre la liberté, s'il en exiſte encore alors ! Qu'ils tremblent, le jour où les Français viendront ſur vos tombeaux jurer de vous imiter ! Jeune Français, entendez-vous l'immortel Barra qui, du ſein du Panthéon, vous appelle à la gloire ; venez répandre des fleurs ſur ſa tombe ſacrée. Barra, enfant héroïque, tu nourriſſois ta mère & tu mourus pour ta patrie ! Barra, tu as déjà reçu le prix de ton héroiſme, la Patrie a adopté ta mère ; la Patrie, étouffant les factions criminelles va s'élever triomphante ſur les ruines des vices & des trônes. O Barra, tu n'as pas trouvé de modèle dans l'antiquité, mais tu as trouvé parmi nous des émules de ta vertu.

Par quelle fatalité ou par qu'elle ingratitude a-t-on laiſſé dans l'oubli un héros plus jeune encore & digne des hommages de la poſtérité ? Les Marſeillais rebelles, raſſemblés ſur les bords de la Durance, ſe préparoient à paſſer cette riviere pour aller égorger les patriotes foibles

& défarmés de ces malheureufes contrées : une troupe peu nombreufe de Républicains, réunis de l'autre côté du fleuve, ne voyoit d'autre reffource que de couper les cables des pontons qui étoient au pouvoir de leurs ennemis ; mais tenter une telle entreprife en préfence des bataillons nombreux qui couvroient l'autre rive, & à la portée de leurs fufils, paroiffoit une entreprife chimérique aux plus hardis. Tout-à coup un enfant de treize ans s'élance fur une hâche, il vole aux bords du fleuve, & frappe le cable de toute fa force. Une décharge de moufqueterie eft dirigée contre lui, il eft bleffé ; il foulève encore fa hache ; enfin le cable eft coupé ; l'enfant eft atteint d'un coup mortel, il s'écrie : *que m'importe, je meurs, mais mon pays eft fauvé.* Il tombe, il eft mort. Le Midi eft fauvé. Refpectable enfant, que ta Patrie s'enorgueilliffe de t'avoir donné le jour ! Avec quelle orgueil la Grèce & Rome auroient honoré ta mémore, fi elles avoient produit un homme tel que toi.

Citoyens, portons en pompe fes cendres au temple de la gloire ; que la République en deuil les arrofe de larmes amères ! Non, ne le pleurons pas ; imitons-le, vengeons-le par la ruine de tous les ennemis de notre République. (1)

---

(1) Le nom de ce héros eft Agricola VIALA. Il faut apprendre ici à la République entière deux traits d'une nature bien différente.

Quand la mère du jeune Viala apprit la mort de fon fils, fa douleur fut auffi profonde qu'elle étoit jufte. Mais, lui dit-on, il eft mort pour la patrie. *Ah ! c'eft vrai,* dit-elle, *il eft mort pour la patrie,* & fes larmes fe féchèrent.

L'autre fait, c'eft que les Marfeillois rébelles, ayant paffé la Durance, eurent ba lâcheté d'infulter aux reftes du jeune héros, & jetèrent fon corps dans les flots.

Toutes les vertus se disputent le droit de présider à nos fêtes. Instituons la fête de la gloire, non de celle qui ravage & opprime le monde, mais de celle qui l'affranchit, qui l'éclaire & qui le console : de celle qui, après la Patrie, est la première des cœurs généreux. Instituons une fête plus touchante : la fête du malheur. Les esclaves adorent la fortune & le pouvoir : nous, honorons le malheur, le malheur que l'humanité ne peut entièrement bannir de la terre, mais qu'elle console & soulage avec respect. Tu obtiendras aussi cet hommage, ô toi qui jadis unissois les héros & les sages ! toi qui multiplies les forces des amis de la patrie & dont les méchans, liés par le crime, ne connurent jamais que le simulacre imposteur ; divine Amitié, tu retrouveras chez les Français républicains ta puissance & tes autels.

Pourquoi ne rendrions-nous pas le même honneur au pudique & généreux amour, à la foi conjugale, à la tendresse paternelle, à la piété filiale ? Nos fêtes, sans doute, ne seront ni sans intérêt ni sans éclat. Vous y serez, braves défenseurs de la patrie, que décorent de glorieuses cicatrices. Vous y serez, vénérables vieillards, que le bonheur préparé à votre postérité doit consoler d'une longue vie passée sous le despotisme. Vous y serez tendres élèves de la patrie, qui croissez pour étendre sa gloire & pour recueillir le fruit de nos travaux.

Vous y serez, jeunes citoyennes, à qui la victoire doit ramener bientôt des frères & des amans dignes de vous. Vous y serez, mères de famille, dont les époux & les fils élèvent des trophées à la république avec les trônes. O femmes françaises, chérissez la liberté achetée au prix de leur sang ; servez-vous de votre empire pour étendre celui de la vertu républicaine ; ô femmes françaises, vous êtes dignes de l'amour & du respect de la

terre; qu'avez-vous à envier aux femmes de Sparte? Comme elles, vous avez donné le jour à des héros; comme elles, vous les avez dévoués, avec un abandon sublime, à la patrie.

Malheur à celui qui cherche à éteindre ce sublime enthousiasme & à étouffer, par de désolantes doctrines, cet instinct moral du peuple, qui est le principe de toutes les grandes actions! C'est à vous, représentans du peuple, qu'il appartient de faire triompher les vérités que nous venons de développer. Bravez les clameurs insensées de l'ignorance présomptueuse ou de la perversité hypocrite. Quelle est donc la dépravation dont nous étions environnés, s'il nous a fallu du courage pour les proclamer? La postérité pourra-t-elle croire que les factions vaincues avoient porté l'audace jusqu'à nous de modérantisme & d'aristocratie, pour avoir rapellé l'idée de la divinité & de la morale? croira-t-elle qu'on ait osé dire, jusques dans cette enceinte, que nous avions par-là reculé la raison humaine de plusieurs siècles? Ils vous invoquent la raison, les monstres qui aiguisoient contre vous leurs poignards sacrilèges! Tous ceux qui défendoient vos principes & votre dignité devoient être aussi sans doute les objets de leur fureur. Ne nous étonnons pas si tous les scélérats ligués contre vous, semblent vouloir nous préparer la cigüe: mais, avant de la boire, nous sauverons la Patrie. Le vaisseau qui porte la fortune de la République n'est pas destiné à faire naufrage; il vogue sous vos auspices, & les tempêtes seront forcées à le respecter.

Asseyez-vous donc tranquillement sur les bases immuables de la justice, & ravivez la morale publique. Tonnez sur la tête des coupables, & lancez la foudre sur tous vos ennemis. Quel est l'insolent qui, après avoir

rampé

rampé aux pieds d'un roi, ose insulter à la majesté du Peuple français dans la personne de ses Représentans? Commandez à la victoire, mais replongez sur-tout le vice dans le néant. Les ennemis de la République, sont tous les hommes corrompus. Le patriote n'est autre chose qu'un homme probe & magnanime dans toute la force de ce terme. C'est peu d'anéantir les rois; il faut faire respecter à tous les Peuples le caractère du Peuple français. C'est en vain que nous porterions au bout de l'Univers la renommée de nos armes, si toutes les passions déchirent impunément le sein de la Patrie. Défions-nous de l'ivresse même des succès. Soyons terribles dans les revers, modestes dans nos triomphes, & fixons au milieu de nous la paix & le bonheur par la sagesse & par la morale. Voilà le véritable but de nos travaux; voilà la tâche la plus héroïque & la plus difficile. Nous croyons concourir à ce but, en vous proposant le Décret suivant.

DÉCRET

DE LA

CONVENTION NATIONALE.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport du comité de salut public, décrete :

Article premier.

Le Peuple français reconnoît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'ame.

I I.

Il reconnoît que le culte digne de l'Être suprême est la pratique des devoirs de l'Homme.

I I I.

Il met au rang de ses devoirs de détester la mauvaise foi et la tyrannie, de punir les tyrans et les traîtres, de secourir les malheureux, de respecter les foibles, de défendre les opprimés, faire aux autres tout le bien qu'on peut, et de n'être injuste envers personne.

I V.

Il sera institué des fêtes pour rappeller l'homme à la pensée de la Divinité et à la dignité de son être.

V.

Elles emprunteront leurs noms des événemens glorieux de notre Révolution, des vertus les plus chères et les plus utiles à l'homme, et des plus grands bienfaits de la nature.

V I.

La République française célébrera tous les ans les fêtes du 14 Juillet 1789, du 10 Août 1792, du 21 Janvier 1793, du 31 Mai 1793.

V I I.

Elle célébrera, aux jours de Décadi, les fêtes dont l'énumération suit : à l'Être suprême et à la Nature, au Genre-Humain,

au Peuple français, aux Bienfaiteurs de l'Humanité, aux Martyrs de la Liberté, à la Liberté et à l'Egalité, à la République, à la Liberté du Monde, à l'Amour de la Patrie, à la Haine des Tyrans et des Traîtres, à la Vérité, à la Justice, à la Pudeur, à la Gloire et à l'Immortalité, à l'Amitié, à la Frugalité, au Courage, à la Bonne-Foi, à l'Héroïsme, au Désintéressement, au Stoïcisme, à l'Amour, à l'Amour Conjugal, à l'Amour Paternel, à la Tendresse Maternelle, à la Piété Filiale, à l'Enfance, à la Jeunesse, à l'Age Viril, à la Vieillesse, au Malheur, à l'Agriculture, à l'Industrie, à nos Ayeux, à la Postérité et au Bonheur.

VIII.

Les Comités de salut public et d'instruction publique sont chargés de présenter un plan d'organisation de ses fêtes.

IX.

La Convention nationale appelle tous les talens dignes de servir la cause de l'humanité, à l'honneur de concourir à leur établissement par des hymnes et des chants civiques, et par tous les moyens qui peuvent contribuer à leur embellissement et à leur utilité.

X.

Le Comité de salut public distinguera les ouvrages qui lui paroîtront propres à remplir cet objet, et récompensera leurs auteurs.

X I.

La liberté des cultes est maintenue, conformément au Décret du 18 Frimaire.

X I I.

Tout rassemblement aristocratique et contraire à l'ordre public sera réprimé.

X I I I.

En cas de troubles dont un culte quelconque seroit l'occasion ou le motif, ceux qui les exciteroient par des prédications fanatiques ou par des insinuations contre-révolutionnaires, ceux qui les provoqueroient par des violences injustes et fanatiques, seront également punis selon la rigueur des Loix.

X I V.

Il sera fait un rapport particulier sur les dispositions de détails relatives au présent Décret.

X V.

Il sera célébré, le 20 Prairial prochain, une fête en l'honneur de l'Etre suprême.